

4 monologues proposés

Extraits de

LÀ OÙ JE ME TERRE

De Caroline Dawson

Les monologues peuvent être
interprétés par tous les genres

Manger ses bas

Ma mère et moi étions autour du comptoir de la cuisine, comme nous en avons l'habitude quand je n'avais pas de cours avant la fin d'aprèm. La journée de ma mère avait commencé depuis longtemps. Elle avait eu le temps d'aller faire le ménage dans une maison, d'en revenir, d'entamer la préparation d'une quelconque étape du souper et de s'atteler seule aux tâches domestiques de notre maison-née. C'est autour de ce comptoir que nous avons eu les conversations les plus importantes, sans jamais nous regarder, elle affairée au four, à la vaisselle et au ménage ; moi assise, mangeant ma toast, mes œufs, un verre de jus d'orange à la main, lisant à la dernière minute un texte pour l'université, étudiant les déclinaisons pour mon cours de russe, lisant distraitemment *Le Devoir* en chialant sur la politique nationale. Ce que ça devait être doux-amer pour elle de me voir à la fois émancipée et si indifférente à sa réalité.

Pendant qu'elle sortait son vernis du frigo, je me suis rappelé l'histoire qu'une amie m'avait racontée.

— Je sais pas si c'est vrai, mais une amie m'a dit qu'avant, les femmes nobles portaient des collants sous leurs jupes. Des beaux bas collants blancs et épais. C'était des sous-vêtements luxueux qui coûtaient très cher, ça fait que les femmes pauvres pouvaient pas se les payer. Mais elles avaient trouvé le moyen de les imiter. Elles se rasaient les jambes et les peignaient en blanc, ça mimait un peu la texture lisse et épaisse des collants, tsé, qu'elles ne pouvaient pas s'offrir. Pis supposément que c'est de là que ça vient l'idée de se raser les jambes. Incroyable, hein ?

Le visage de ma mère s'est transformé. Sa bonne humeur s'est dissipée d'un coup, cédant à la mélancolie qui la gagnait doucement mais de façon irrépressible. Elle a détourné le regard avant que, presque imperceptiblement, ses yeux ne se transforment en bruine. Le silence était lourd.

Puis, tenant le couvercle de la poubelle d'une main, elle s'est tournée brusquement vers moi et m'a dit en français, d'un seul souffle pour ne pas se mettre à pleurer : « Si j'avais vécu dans ce temps-là, j'aurais été une de ces pauvresses. J'aurais été obligée de raser mes jambes. De les peindre. J'aurais pas eu de nylons. »

J'aurais dû m'en douter : le réflexe de ma mère serait toujours de se reconnaître dans le rôle de la fille vilaine, en repli, dans un monde qui l'assujettit. Ce serait pour toujours sa vision profondément intériorisée d'elle-même.

Elle se voyait parmi les indigentes qui doivent manger leurs bas. Son enfance lui avait assigné cette place, c'est là qu'elle logeait.

Ce soir l'amour est dans tes yeux

Avec notre déménagement sur la Rive-Sud sont arrivés les amis dont les parents s'absentent pour quelques jours.

Cette fois-là, la fête avait lieu chez un de ces gars du collègue Jean-de-la-Mennais. Je ne savais rien de lui, si ce n'est qu'il habitait La Prairie et qu'il nous avait exceptionnellement invités un jeudi soir. Ses parents étaient partis à leur maison de campagne depuis le matin ; ils avaient pris un long congé pour l'Action de grâce afin de profiter des couleurs de l'automne. À cette époque, je ne comprenais pas ce que des gens pouvaient faire face à un lac dans lequel il faisait trop froid pour se baigner. Un truc de **riche**, que je me disais en allant avec ma copine Gen chez le gars en question dont je ne connaissais que le surnom d'hockeyeur : Beauty.

Au moment où ses yeux gris ont plongé dans les miens, Lauryn Hill avait beau chanter, je n'entendais plus que ma déglutition. Il avait le fond des yeux triste, obscur, le genre de regard duquel je tombe toujours amoureuse. J'ai soutenu son attention, en tentant de ne pas trembler, de ne pas tressaillir, de ne pas sombrer. Notre échange de regards a fait taire la musique et cimenté notre rencontre. Le sien scrutait chaque racoin de mes pensées. Le mien s'est accosté au sien, souriant. Je suis devenue à la fois oraison et feu. Nous nous sommes absorbés.

C'est à ce moment que mes yeux ont buté sur le buffet en bois massif, sur la bibliothèque qui allait jusqu'au plafond, sur le foyer. Brutalement, j'ai eu la conviction que j'avais déjà été dans cette maison et que, dans ses yeux gris novembre, je m'étais déjà penchée.

— Non, dis-je à haute voix lorsque j'ai reconnu l'endroit.

Beauty venait de s'asseoir face à moi et me souriait suavement, comme si nous avions tout le temps du monde pour faire advenir notre rencontre. Lui ne savait pas, ne me reconnaissait pas.

— Non, esti, non, dis-je cette fois en me levant, effarée.

Non, esti, non, ça ne se pouvait pas, j'avais déjà mis les pieds ici, fillette. Ça devait faire longtemps, les meubles avaient changé de place, la cuisine avait été refaite, les murs repeints, mais plus je regardais autour, plus je me savais en terrain connu : le samovar, le vaisselier en chêne, le grand escalier qui menait à l'étage. J'en étais maintenant certaine : je me trouvais dans une fête, comme si de rien n'était, à l'une des adresses où ma mère faisait le ménage tous les vendredis depuis des années.

J'ai fait glisser ma main hors de la sienne et me suis dirigée vers la porte. J'ai replacé les souliers sur le paillason, essuyé le plancher avec ma mitaine, mais j'ai laissé tout le reste à ma mère

Le frère André

Tous les jours, le même trajet, la route identique en tous points, pas de bifurcation. Le chauffeur de l'autobus jaune de l'école primaire Maisonneuve ne nous faisait pas de cadeau.

Ce jour-là, notre chauffeur avait emprunté un chemin différent. Je ne sais pas s'il y avait trop de neige, de la construction, s'il s'était tanné de sa route comme du reste de sa vie ou si, consumé par les pensées qui le grugeaient à la fin du mois, il s'était juste trompé de chemin. Dans tous les cas, je n'avais pas reconnu ma rue lorsqu'il y était passé du côté sud plutôt que du côté nord comme il en avait l'habitude et avait stoppé l'autobus après la caserne de pompiers plutôt qu'avant. Je commençais à m'inquiéter en regardant ma montre turquoise. Nous avions dépassé l'heure de mon arrêt. J'avais les minutes anxieuses, mais je ne voulais pas le déranger et je me suis naïvement dit qu'il reviendrait bien à l'endroit exact où il devait me déposer, sachant pourtant que c'était hautement improbable.

À la fin, il ne restait que moi. J'ai croisé ses yeux dans le rétroviseur. Ses sourcils froncés, son air interloqué d'abord, puis franchement énervé: «Qu'est-ce tu fous encore là?» Je lui ai répondu doucement, sans comprendre que de jouer la petite fille vertueuse était le meilleur moyen de l'irriter davantage.

— C'est parce que vous avez pas vraiment arrêté à mon arrêt, monsieur.

— Heille, tabarnak d'ostie, j'ai mon voyage. J'ai arrêté de l'autre bord d'la rue, c'est la même asti d'affaire.

— Mais monsieur, de ma fenêtre c'est pas c'que j'ai vu.

Dans un silence tendu, le chauffeur m'a reconduite jusqu'à mon arrêt habituel, du bon côté de la rue. Arrivée à destination, je ne pouvais plus maintenir mon mutisme. J'ai descendu les marches et juste avant qu'il ne referme la porte grinçante, je lui ai dit d'une voix reconnaissante :

— Merci, monsieur. Et je m'excuse du détour.

— C'correct... Comment tu t'appelles ?

— Caroline.

— Carolina ?

— Non, Caroline.

— Bon ben, bye, Caro, moi c'est André.

— Oh ! Comme le frère André ?

— Le frère d'André ? C'est qui ça ?

— ... Euh, rien, c'est personne.

Le lendemain matin en entrant dans l'autobus, le chauffeur était à nouveau de bonne humeur. Les nuages de courroux étaient passés.

— Bonjour monsieur.

Il a hoché la tête.

— Carolina.

Je me suis assise sur un banc à l'avant du bus, et je ne l'ai pas corrigé.

Québec Loisirs

maman

Dès qu'elle en eut les moyens, ~~elle~~ s'est abonnée à Québec Loisirs.

Dès que le catalogue arrivait à la maison, on met-
tait de la musique, on s'assoit par terre, sur le tapis du
salon, on entourait les titres avec un feutre rouge comme
dans les circulaires, puis on attendait patiemment le fac-
teur. Je me souviens de la joie infinie de recevoir mon
propre exemplaire des *Catastrophes de Rosalie*, que j'ai dû
relire vingt fois et mon premier *Ani-Croche*. Il y avait tou-
jours eu de la joie chez nous. Désormais, il y avait aussi
des livres partout.

Après quelques années, mon enthousiasme pour
Québec Loisirs a pâli.

Je n'étais plus si certaine que ce fût la meilleure
façon de se procurer des livres. Rendue au secondaire, il
a suffi que je me frotte à la poésie cinq minutes pour que
je commence à mépriser le club. À quatorze ans, j'en avais
carrément honte.

Je parlais au téléphone avec ma meilleure amie lorsque
ma mère, emballée, est arrivée dans le salon, catalogue
d'hiver en main. Mon œil a rapidement glissé sur la cou-
verture: le dernier Danielle Steel y trônait, en grand for-
mat avec sa jaquette bleue vive et ses proéminentes lettres
dorées: *Coups de cœur*. Avant même qu'elle puisse dire
mot, j'ai lancé à ma mère, en français: «Non, y'a juste d'la
marde là-dedans.» N'osant affronter sa déception, je suis
sortie de la pièce, la laissant, ulcérée, derrière moi, à sa
petite littérature.

Stupidement,
au début de l'adolescence, je me suis construite contre
elle, contre ce qui la constituait, pensant que c'était bas,
ordinaire; méprisant sa culture, dédaignant ses lectures.
Je ne me rendais pas compte que c'était justement parce
qu'elle m'avait tant élevée que je pouvais maintenant la
regarder de haut.

C'était pourtant elle qui m'avait donné ma langue
maternelle, puis celle qui m'avait indiqué le meilleur che-
min pour m'en éloigner. Au rythme des livres qui s'entas-
saient, une autre langue avait pris place entre nous. La
langue des autorités, des douaniers, des services sociaux,
de l'école, des ordres de ses patronnes. Je lisais désormais
de la poésie et participais aux concours littéraires de mon
école. La langue de la domination de ma mère était désor-
mais devenue mon terrain de jeu.